

*Des saints aux sanctuaires.*

*Réflexions sur l'espace et le sacré dans l'Occident chrétien*

par

**André Vauchez**

Lauréat Balzan 2013 pour l'histoire du Moyen Âge

En guise d'entrée en matière, je me permettrai de rappeler ce qu'on entend par sanctuaire dans l'Occident chrétien, ne serait-ce que pour pouvoir établir une comparaison avec d'autres civilisations. L'existence de sanctuaires est évidemment liée au phénomène religieux, c'est-à-dire aux relations entre l'ici-bas et l'au-delà, entre l'homme et Dieu dans le christianisme, ou ses dieux dans les cultures polythéistes, comme celles de l'Égypte ou du monde gréco-romain. Dans l'Antiquité, le sanctuaire était souvent un lieu de culte (pensons aux temples de Louxor ou à celui de la Jérusalem biblique, desservis par des cohortes de prêtres et de sacrificateurs), mais il est généralement davantage que cela et c'est précisément ce « plus » qu'il s'agit de définir. En prenant la question par l'autre bout, nous dirons que tout lieu de culte n'est pas un sanctuaire, même s'il arrive souvent que l'on fasse un usage inapproprié de ces termes en les employant de façon indistincte. Dans le domaine chrétien en tout cas, une simple église paroissiale ne présente pas les caractéristiques du sanctuaire, lorsqu'elle est uniquement le lieu du culte liturgique et de la pratique religieuse ordinaire, tandis que Saint-Pierre de Rome ou Saint-Siméon, en Syrie en sont incontestablement. Il y a en effet dans le sanctuaire une relation particulière au sacré, qui passe par des objets que l'on peut voir et même toucher, qu'il s'agisse de la tombe réelle ou présumée d'un saint, de reliques exposées dans une châsse, ou encore de la trace visible d'une théophanie -sous la forme d'une apparition de la Vierge Marie ou d'un ange - dont les légendes de fondation font souvent état. On peut donc définir le sanctuaire, dans une première approche, comme un lieu sacré où se produisent ou se sont produits des phénomènes considérés comme surnaturels (miracles, guérisons et diverses formes d'inspiration), et qui se distinguent par leur pouvoir d'attraction sur une aire géographique qui peut être locale, régionale ou internationale. A toutes les époques, les grands sanctuaires chrétiens ont suscité en effet des pèlerinages qui y faisaient périodiquement affluer de concours de foules. Aussi ont-ils un lien avec la « religion populaire », pour reprendre une formule qui a été très à la mode dans les années 1970 et a suscité alors de nombreuses recherches. Même si elle a été parfois galvaudée, cette expression peut encore être utilisée dans beaucoup de cas, à condition toutefois de bien se rendre compte que le populaire est souvent du « popularisé » et que les pouvoirs politiques et

les autorités religieuses ont dans la plupart des cas joué un rôle non négligeable dans la vie des sanctuaires et dans leur évolution.

Une autre notion souvent appliquée aux sanctuaires chrétiens nécessite une clarification préalable : celle de leur rayonnement. Les sanctuaires étendent en effet leur influence sur un territoire donné, plus ou moins étendu et certains, comme ceux du Mont-Athos dans la chrétienté orthodoxe ou de Saint-Pierre au Vatican, ont même donné naissance à des entités territoriales autonomes. Mais la référence au seul territoire s'avère trop restrictive et sans doute vaut-il mieux parler de zone d'attraction. Le sanctuaire en effet est déjà en lui-même un territoire à part (*sanctus* en latin), découpé (*téménos* en grec) dans le paysage naturel ; c'est une portion d'espace sacré bien délimitée, même si ces limites peuvent fluctuer au fil du temps. Ce lieu particulier n'appartient pas aux hommes mais à la divinité qu'on y vénère. Aussi s'agit-il d'un espace inviolable (*sacer*) et ceux que s'y réfugiaient, dans l'Antiquité comme au Moyen Age, bénéficiaient du droit d'asile. Les hommes se sont efforcés de faire de ces sanctuaires des espaces de paix et de réconciliation, ou au moins de contact. On le voit dans le cas des sanctuaires de confins qui marquaient l'entrée dans le territoire d'une communauté humaine, qu'il s'agisse d'un peuple ou d'un village, et constituaient également des lieux d'échange où l'on s'efforçait de régler pacifiquement les conflits de voisinage et où l'on procédait à des échanges commerciaux à l'occasion d'une foire annuelle. N'oublions pas en effet que, dans les sociétés « traditionnelles », une des fonctions essentielles de la religion consiste à penser, organiser et contrôler l'espace, en bref à assurer une gestion rituelle du territoire. Dans une religion comme le christianisme et surtout le catholicisme où le clergé tient une place prépondérante, un des rôles principaux joués par les sanctuaires a été de permettre aux fidèles d'avoir un accès direct au surnaturel, sans avoir à passer par les médiations institutionnelles. Au Moyen Age déjà, les fidèles partaient souvent en pèlerinage sans demander l'autorisation du prêtre de leur paroisse, et c'est sans doute cette liberté par rapport aux structures d'encadrement ecclésiastiques qui explique le succès actuel des pèlerinages et des itinéraires sacrés dans toute l'Europe : si la pratique religieuse régulière – en particulier la fréquentation de la messe dominicale chez les catholiques – y a connu depuis un demi-siècle une chute considérable, on voit parallèlement des jeunes et des moins jeunes partir chaque année plus nombreux sur les chemins de Saint-Jacques de Compostelle ou du Mont Saint-Michel, ou faire à pied le tour des sanctuaires franciscains de l'Ombrie, dans le cadre d'une pratique nouvelle que les sociologues des religions désignent sous le nom de « religion à la carte ».

Pour se faire une idée concrète de cette réalité, il convient cependant de considérer les sanctuaires dans une perspective hiérarchique. On ne peut mettre en effet sur le même plan un sanctuaire local, qui n'accueille des pèlerins qu'une fois l'an à l'occasion de la fête du saint patron, et se signale simplement par la présence de quelques ex voto autour d'une image sainte, et les grands sanctuaires comme Lourdes en France ou San Giovanni Rotondo en Italie, où passent tout au long de l'année des millions de visiteurs. Dans le monde méditerranéen et les régions voisines, il existe même des « villes-

sanctuaires » comme Jérusalem, Rome, Assise ou Padoue , dont le développement et la prospérité étaient et sont encore étroitement liés à la vie des sanctuaires qui s'y trouvent. La typologie de ces derniers, qui est très variée et a pu évoluer au cours des siècles : si la quête du secours y est partout présente, certains d'entre eux ont une fonction thérapeutique plus marquée, tandis que d'autres sont des lieux principalement voués à la dévotion ou à la pénitence, sans parler du rôle politique et économique qu'ils ont pu être amenés à jouer à une époque donnée .

Les historiens ne doivent pas oublier que les sanctuaires, comme les civilisations, sont mortels. Tous ne sont pas immémoriaux, tant s'en faut, comme celui d'Isé , au Japon, que l'on reconstruit tous les vingt ans de la même façon depuis la nuit des temps . Bien souvent, après une phase de jaillissement qui les a conduits à un apogée, nombre d'entre eux ont connu le déclin et sombré dans l'oubli, tandis que d'autres naissaient et se substituaient à eux. Dans la réalité, les choses sont encore plus complexes, car certains sanctuaires qui semblaient avoir perdu leur capacité de rayonnement l'ont parfois retrouvée longtemps après de façon inattendue, à la faveur d'une « recharge sacrée », pour reprendre une expression chère à Alphonse Dupront. L'étude de la géographie des sanctuaires est donc étroitement liée à celle de leurs vicissitudes historiques, qui appelle des investigations toujours difficiles en l'absence d'une documentation spécifique. Heureusement, les données fournies par l'archéologie permettent parfois de combler les lacunes des sources écrites.

Du point de vue méthodologique, l'étude des sanctuaires pose des problèmes délicats dans la mesure où, hier comme aujourd'hui, le lieu où ils se trouvent est parfois aussi important que le saint ou l'image sainte qu'on y vénère. Dans cette perspective, Alphonse Dupront a distingué ceux qui se sont développés dans des lieux « historiques », liés en général à la présence des reliques ou de la tombe d'un serviteur ou d'une servante de Dieu, et ceux qui sont situés dans des lieux « cosmiques », qui produisent une forte impression sur le visiteur en raison de leur situation pittoresque ou de leur insertion dans un cadre naturel particulièrement austère et impressionnant . En réalité, les plus grands sanctuaires possèdent souvent ces deux caractéristiques, ce qui fait d'eux des lieux privilégiés : que l'on pense par exemple à celui de Saint Michel à Monte Sant'Angelo, dans le Gargano, en Italie du sud , où l'on trouve à la fois un site naturel extraordinaire et la marque du pied de l'Archange, qui aurait laissé cette trace dans le rocher lors de son apparition, ou encore à la grotte de Lourdes où la Vierge Marie serait apparue à la jeune Bernadette au milieu du XIXe siècle. Dans le monde chrétien, comme du reste dans l'Antiquité « païenne », l'apparente homogénéité des titulatures - c'est-à-dire des noms des saints auxquels sont dédiés les sanctuaires - ne doit pas faire illusion : il existe dans les pays méditerranéens des milliers de sanctuaires, de toute taille, dédiés à la Vierge Marie, mais la « Madonna del Sasso » de telle localité italienne n'a rien à voir, aux yeux de ses dévots, avec la « Madonna del Soccorso » qu'on vénère dans un village voisin ; et la Vierge de Montserrat est très différente de celle de Loreto, en Italie – Notre-Dame de Lorette – qui fut relayée dans toute l'Europe catholique, au cours des XVIe et XVIIe siècles, par des

sanctuaires placés sous son vocable où l'on retrouve l'image de la « Santa Casa » - la maison de la Sainte Famille - que des anges, selon une légende tardive, auraient apportée de Nazareth en Italie centrale par la voie des airs... Aux yeux de ses fidèles, si la divinité a choisi de se manifester en un lieu, c'est d'abord pour la communauté locale et pour ses membres, qui doivent être les principaux bénéficiaires de sa bienveillance. A ce titre, les sanctuaires sont, à tous les niveaux, des révélateurs de particularismes : un groupe humain, une ethnie, un peuple se reconnaissent en lui et parfois même s'identifient à lui : le lion de saint Marc, omniprésent sur les rives et dans les îles de l'Adriatique, renvoie certes à l'évangéliste mais surtout à la grande basilique qui abritait ses reliques et, en dernier ressort, à Venise qui était le centre de son culte en Occident; et nul n'ignore le rôle joué par le pèlerinage au temple de Jérusalem ou à La Mecque dans l'affirmation d'une appartenance au peuple juif ou à l'*umma* musulmane. En ce sens, on peut dire que les sanctuaires sont des marqueurs d'identité religieuse et politique, comme le montrent bien des phénomènes de continuité et parfois de superposition en un même lieu qui se sont produits à l'occasion de l'apparition d'une nouvelle religion ou confession. On le voit bien à Jérusalem où, après la conquête de la ville par les musulmans en 638, la mosquée d'Omar, construite sur l'esplanade du Temple dit de Salomon, vint concurrencer le Saint-Sépulcre, ce qui fit de cette ville une cité-sanctuaire commune aux trois religions du Livre, qui n'ont pas cessé depuis lors de s'en disputer le contrôle.

Les recherches que j'ai menées en Italie dans les années 1995-2003 m'ont permis de mettre en évidence l'existence d'une inflexion sensible dans l'histoire des sanctuaires entre le Xe et le XIIe siècle. Comme d'autres études effectuées sur la France médiévale par d'autres chercheurs ont abouti à des résultats identiques, je pense qu'on a affaire à un processus assez général à l'échelle de l'Occident, que j'ai appelé la spatialisation du sacré. De quoi s'agit-il ? Pour faire bref, disons que l'on vit alors s'affirmer au sein de la chrétienté une tendance marquée à la constitution d'espaces sacrés, qu'il s'agisse des « sauvetés » que les Clunisiens cherchèrent alors à constituer autour de leurs monastères ou de nouveaux sanctuaires, de caractère local ou régional. Jusqu'à l'époque carolingienne en effet, les lieux réputés saints et attirant les pèlerins en grand nombre étaient peu nombreux : dans l'Antiquité tardive et le Haut Moyen Age, l'église la plus prestigieuse était celle de l'*Anastasis* à Jérusalem, élevée par Constantin sur le lieu présumé du tombeau du Christ. Pour se rattacher à ce mémorial de sa Passion et de sa Résurrection, on construisit tout au long du Moyen Age de nombreuses églises sur le modèle du Saint-Sépulcre qui en reproduisaient le plan circulaire et parfois même la topographie et le cadre monumental de Jérusalem, comme les « Sacri Monti » construits par les Franciscains en Toscane et dans les régions alpines à partir du XVe siècle. A côté de cette référence fondamentale à Jérusalem et à la Terre Sainte qui fut à l'origine de toute une géographie imaginaire, il faut faire une place au culte des martyrs, en particulier celui des apôtres Pierre et Paul, dont les reliques et les basiliques qui les abritaient attirèrent à Rome des flux de visiteurs qui s'accrurent après la conversion au christianisme des peuples anglo-saxons et scandinaves. Et, dès le VIIe siècle, nombre de visiteurs continuaient leur chemin en direction du Mont

Gargano où se trouvaient la grotte et le sanctuaire de saint Michel archange. Si, enjambant quelques siècles, nous observons la géographie religieuse de l'Occident autour de 1200, nous nous trouvons confrontés à une situation bien différente, caractérisée par l'existence d'un nombre beaucoup plus élevés de sanctuaires, souvent reliés les uns aux autres par des itinéraires sacrés comme la *Via Francigena* – du Nord des Alpes à Rome – prolongée jusqu'au Gargano par la « Via dell'Angelo » - et les chemins de Saint-Jacques de Compostelle. Ces routes étaient parcourues par de foules de pèlerins qui cheminaient d'un sanctuaire à l'autre dans l'espoir d'y obtenir la guérison de leurs maux et la rémission de leurs péchés. On assiste alors à la mise en place d'une nouvelle géographie religieuse de la chrétienté, pensée et vécue à partir des croisades et de la Réforme grégorienne comme un espace homogène, structuré autour d'un certain nombre de lieux sacrés qui constituaient autant de pôles d'attraction et de protection pour les hommes et les femmes de ce temps. La nouveauté majeure à ce niveau réside surtout dans la popularité croissante des sanctuaires de la France méridionale : pensons à Sainte-Foy de Conques, Rocamadour, Saint-Guilhem le Désert, Saint-Gilles du Gard, Notre-Dame du Puy, Vézelay et à tant d'autres encore qui attiraient les foules et qui sont des hauts lieux de l'art roman, en particulier dans le domaine de la sculpture.

Mais l'étude des sanctuaires ne peut se limiter aux monuments ; elle doit nous amener à prendre en considération le processus mental qui porta les hommes du Moyen Age à voir dans chaque pèlerin un personnage sacré, une image du « Christ pèlerin » qu'on commença à représenter dans les églises et dans les cloîtres à partir du XIIe siècle ; parfois même, s'il venait à mourir en chemin, on vénérât le pèlerin comme un homme de Dieu, comme on le voit avec l'essor du culte de saint Roch à la fin du Moyen Age. C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'importance croissante prise par le pèlerinage dans la vie religieuse des fidèles. Certes, les témoignages relatifs à des pèlerins qui s'étaient rendus en Terre Sainte ou à Rome sont assez peu fréquents dans les sources de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age. A l'époque carolingienne et ottonienne, leur nombre augmente mais il s'agissait surtout de Grands de ce monde (évêques et abbés, dignitaires laïcs) qui se rendaient à un sanctuaire lointain entourés d'un petit groupe de fidèles et rapportaient de leur voyage des objets précieux : reliques, tissus orientaux, ivoires, gemmes. Autour de l'an Mille, le pèlerinage semble changer de nature : les pèlerins deviennent beaucoup plus nombreux et, parmi eux, la composante laïque et même populaire prévalut sur les clercs et les moines. Au XIIe siècle, saint Anselme et saint Bernard rappelèrent à ces derniers que leur monastère constituait pour eux la véritable Jérusalem et qu'il était inutile, voire dangereux, pour eux d'en sortir pour se rendre en Terre Sainte ou ailleurs. Dès lors le pèlerinage constituera un élément essentiel d'une religiosité et d'une spiritualité laïques, comme je l'ai montré dans un certain nombre d'études fondées sur l'étude des Vies de quelques saints laïcs, comme Bona de Pise et Raymond de Plaisance au XIIe ou Facio de Crémone au XIIIe siècle.

L'étude des sanctuaires et des pèlerinages, qui a été longtemps négligée, permet aujourd'hui de renouveler notre compréhension de la vie religieuse en Occident. Dans ce domaine l'historiographie s'est en effet essentiellement concentrée, au XXe siècle, sur l'étude des structures ecclésiastiques (paroisses, diocèses, ordres religieux) qui est certes fondamentale mais risque de faire croire que nos ancêtres étaient des sédentaires, qui n'auraient eu ni l'envie ni la possibilité de sortir de leur village ou de leur quartier. Cette vision statique de la chrétienté occidentale néglige le fait que la mobilité des populations et des personnes y a toujours été très importante. Comme Alphonse Dupront l'a bien montré, le désir de se déplacer et de se mettre en quête d'une guérison ou du salut a été à l'origine de mouvements de foule, qui se sont traduits par les croisades, les pèlerinages collectifs et les « années . saintes » que la papauté institua à partir de 1300 et qui attirèrent et attirent encore aujourd'hui à Rome des millions de pèlerins . Mais cette polarisation sacrée de l'espace ne concerne pas seulement les grands ébranlements collectifs ou les visites aux principaux lieux saints de la chrétienté. Elle vaut aussi au niveau de la vie quotidienne, qu'il s'agisse des déplacements effectués par les simples paysans comme par les Grands de ce monde pour se rendre à des sanctuaires thérapeutiques proches de leur résidence , ou du rôle joué par les sanctuaires de confins où des populations rurales se rencontraient une fois l'an, à l'occasion de la fête d'un saint, pour régler leurs litiges et éventuellement trouver des conjoints en dehors de la « tribu » pour les garçons et les filles en âge de se marier . Ces petits sanctuaires, dont on trouve l'équivalent en ville dans certaines chapelles, oratoires ou images saintes auxquelles on attribuait un pouvoir d'intercession, sont beaucoup plus difficiles à saisir et à étudier, faute, le plus souvent, d'une documentation adéquate. Ils ont pourtant tenu jusqu'au siècle dernier une grande place dans la vie religieuse du peuple chrétien et ils nous permettent de saisir dans sa réalité concrète l'importance des sanctuaires dans une société où la supplication et le recours constituaient des démarches indispensables pour assurer la survie des individus et des collectivités.